

**WELSCHINGER (Rémy), Vanniers (Yeniches)
d'Alsace**

L'Harmattan, 2013, 293 p.

Gilles Muller



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/alsace/2324>

DOI : [10.4000/alsace.2324](https://doi.org/10.4000/alsace.2324)

ISSN : 2260-2941

Éditeur

Fédération des Sociétés d'Histoire et d'Archéologie d'Alsace

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2015

Pagination : 533-535

ISSN : 0181-0448

Référence électronique

Gilles Muller, « WELSCHINGER (Rémy), Vanniers (Yeniches) d'Alsace », *Revue d'Alsace* [En ligne], 141 | 2015, mis en ligne le 01 octobre 2015, consulté le 09 octobre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/alsace/2324> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/alsace.2324>

Tous droits réservés

On appréciera particulièrement les pages denses consacrées aux rapports avec l'Allemagne et au « devoir de mémoire » (p. 84-94). Et tout le monde a encore présent en mémoire l'homélie prononcée au cours d'une messe, le 10 juin 2004, dans l'église d'Oradour, qui a fortement impressionné tous les participants, ainsi que les Limougeauds et les Alsaciens installés devant leur récepteur de télévision. Il est vrai qu'il avait pris le soin de longuement interroger et écouter les témoins de cette époque, en particulier M^{gr} Kieffer, son fidèle secrétaire particulier et M^{gr} Hégelé, ancien évêque auxiliaire. Le livre s'achève par la présentation de « personnes d'hier et d'aujourd'hui », qu'il a fréquentées, Pierre Pflimlin, Marcel Rudloff, Adrien Zeller, bien sûr, mais aussi de beaucoup d'autres. On lira avec amusement le récit de son petit déjeuner de deux heures à l'archevêché avec Tomi Ungerer (p. 327).

L'Alsace ne lui a laissé que de bons souvenirs. On le croit volontiers à suivre dans la presse locale ses nombreux séjours et interventions dans notre région. En fait, M^{gr} Doré n'a jamais quitté l'Alsace, en attendant « le moment venu, [où] j'aurai ma dernière demeure en la cathédrale, au cœur de cette région entre Vosges et Rhin que, oui, décidément, j'aurai tant aimée » (p. 347).

François Uberfill

Les communautés

WELSCHINGER (Rémy), *Vanniers (Yéniches) d'Alsace*, L'Harmattan, 2013, 293 p.

À l'image de Claude Levi-Strauss étudiant les Amérindiens brésiliens bororos, Rémy Welschinger nous immerge avec brio au cœur du microcosme des Yéniches, les Tsiganes blonds d'Alsace. Cette population semi-nomade, dont la première occurrence date du XI^e siècle, nous est connue par le biais de représentations caricaturales et bien souvent péjoratives. L'auteur entend dans cet ouvrage prendre le contre-pied de ces préjugés afin de broser un portrait plus réaliste de cette communauté encore méconnue. S'appuyant sur un travail d'enquête de près de vingt-cinq années, il présente avec finesse et clarté les particularités et les particularismes de ce groupe marginal.

Dans un premier temps, Rémy Welschinger s'intéresse à la genèse et à l'élaboration du langage yéniche, qui reste un des aspects les plus marquants de sa culture. Ce langage repose sur un conglomérat de mots empruntés à l'allemand, à l'alsacien, au français, au tsigane et au yiddish. La majorité des termes, soit plus de 45 %, sont dérivés de l'allemand. C'est ce qui expliquerait l'étymologie du mot Yéniche à partir du couple « Ja/nicht », les seuls mots que les Tsiganes blonds prétendaient connaître

quand ils étaient interrogés par les autorités. En travaillant à partir de la linguistique et de la lexicographie, l'auteur tente de retracer les origines incertaines des 600 000 Yéniches du bassin rhénan. À ce titre il formule quatre hypothèses. La première, classique, est celle de la parenté entre les Yéniches et les Tsiganes du Palatinat avant leur séparation au début du XVIII^e siècle. La deuxième, plus originale, laisse à penser qu'ils sont d'anciens bandits ou délinquants qui, pour fuir la justice européenne, se sont embarqués au XIX^e siècle pour le « Nouveau Monde », avant de revenir en Europe au XX^e siècle. La troisième les présente comme des autochtones marginaux issus des milieux populaires et défavorisés alsaciens ruraux. Enfin la dernière, la plus vraisemblable selon l'auteur, indique que les Yéniches seraient les descendants des vagabonds allemands du Moyen Âge ce qui expliquerait pourquoi la plupart des mots de leur langue est dérivée de l'alémanique.

Dans un deuxième temps, l'auteur part à la rencontre du monde yéniche. Les multiples informations glanées lors de ses entretiens permettent de mieux comprendre le mode de vie marginal choisi par la population. Désireux de conserver leur indépendance et leurs libertés, ces semi-nomades exercent jusqu'à la Seconde Guerre mondiale des métiers ambulants. C'est ce qui explique que le terme le plus connu pour désigner ces Tsiganes blonds est *Kerbmacher*, soit celui de « vannier », qui fut le métier le plus pratiqué autrefois. Cette activité était réservée aux hommes et la vente assurée par les femmes. La communauté s'appuie ainsi sur un modèle patriarcal fort où l'endogamie demeure encore largement pratiquée. Ce modèle sociétal permet d'assurer un « entre-soi » rassurant et sécurisant et d'instituer « une barrière de solidarité » qui tient à l'écart l'étranger (le *Gadjo*). La culture yéniche s'appuie sur des valeurs, des croyances et des pratiques communes. Chez les Yéniches, la communauté prime sur l'individu et la famille restreinte n'existe qu'intégrée au « clan ». Le catholicisme auquel se mêlent des superstitions y joue un rôle prépondérant. Cette ferveur est particulièrement visible par les nombreux tatouages du Christ présents chez les hommes. Des pratiques singulières les distinguent des autres communautés nomades. Ainsi la consommation prisée du hérisson voire celle, plus taboue, du chien suffit à se reconnaître entre membres. De même, contrairement aux Manouches, les hommes yéniches ne jouent pas du violon, mais de l'accordéon ou, à défaut, de l'harmonica. Ils possèdent souvent sur eux une petite serpette, outil emblématique de la pratique de la vannerie, afin de se protéger et de se défendre. Ces particularismes entraînent souvent des incompréhensions et des tensions avec les populations sédentaires locales.

Enfin dans un dernier temps, l'auteur s'interroge sur les évolutions et l'avenir de la communauté alsacienne. En raison de la mondialisation et des mutations des systèmes productifs, les métiers itinérants de jadis

sont aujourd'hui tombés en désuétude, entraînant une recomposition des pratiques des anciens vanniers. On assiste ainsi, depuis les Trente Glorieuses, à une sédentarisation croissante de la communauté. Mais la ségrégation sociale, souvent couplée à une ségrégation spatiale voulue par les pouvoirs publics, accentue la distance entre les Yéniches et leurs riverains. L'auteur nous invite à nous interroger sur ces problématiques et à mieux connaître une communauté au mode de vie si différent du nôtre. Il conclut : « Apprendre à se connaître, c'est aussi apprendre à se respecter ».

L'ouvrage de Rémy Welschinger ainsi que celui de Christian Bader (*Yéniches, les derniers nomades d'Europe*, 2007), publiés tout deux chez L'Harmattan, contribuent à introduire la question des Yéniches d'Alsace et plus largement des communautés nomades au cœur des recherches en sciences humaines, mais aussi au cœur de nos propres réflexions citoyennes. À ce titre, il faut encourager la lecture de ce précieux ouvrage.

Gilles Muller

OSWALD (Grégory) et SCHLAEFLI (Louis) (dir.), *Les Jésuites à Molsheim et ses environs (1580-1765)*, Société d'histoire et d'archéologie de Molsheim et environs, 2015, 128 p.

« *Omnia ad majorem Dei gloriam* ». En 1980, la Société d'histoire de Molsheim consacrait un numéro spécial aux Jésuites. Plus d'un tiers de siècle plus tard, elle récidive avec une nouvelle publication sur le même thème. Deux ouvrages, par conséquent, et pourtant deux livres totalement différents. Le lecteur mesure d'abord les progrès technologiques, permettant des mises en pages aérées et lumineuses d'une multitude de photographies de qualité. Il constate surtout qu'aucun des thèmes de 1980 ne réapparaît en 2015. Il s'agit donc là d'un tome second inédit, apportant son (f)lot d'informations nouvelles.

Trait d'union tout de même entre ces deux livres, Louis Schlaefli, conservateur de la bibliothèque du Grand Séminaire de Strasbourg depuis maintenant un demi-siècle. Ce chercheur prolifique, modèle à suivre pour les jeunes générations, familier aussi bien de l'allemand que du latin, nous livre une contribution essentielle sur l'œuvre éducative des Jésuites, leur pastorale, leur raison d'être, c'est-à-dire la controverse annonciatrice de la conversion supposée et espérée. S'appuyant sur des archives peu utilisées jusqu'à présent, notamment le dépouillement de la fameuse *Synopsis*, Louis Schlaefli apporte une contribution de poids à l'histoire religieuse alsacienne. L'étude architecturale de l'ancienne église des Jésuites par Daniel Gaymard souligne l'originalité de sa construction. Celle de Grégory Oswald en dévoile les trésors artistiques. Une belle carte des répartitions des propriétés jésuites, due encore à Grégory Oswald, amène ses commentaires pertinents. Pierre-Valentin Blanchard évoque enfin, avec érudition, le devenir des bâtiments du collège jésuite après 1765.